

"LA PLUS BELLE ENIGME DU MONDE" OU L'HISTORIOGRAPHIE COLONIALE EN QUESTION

par

Jean Pierre DOMENICHINI

« Pour coloniser, il faut connaître les peuples, leur langue, leurs coutumes, leurs mœurs, savoir quelles sont leurs origines dans le passé, les affinités qu'ils présentent avec d'autres groupes humains ».

(Gallieni en 1902, cité par Henri Poisson)

« Il n'y a pas d'interprétation historique innocente, et l'histoire qui s'écrit est dans l'histoire, de l'histoire, produit par définition instable entre le présent et le passé ».

(F. Furet, *Penser la Révolution française*, p. 13)

Rite exceptionnel, le sacrilège est nécessaire et inhérent à la science, lorsqu'il devient indispensable de rompre une tradition stérilisante. Aussi me pardonnerez-vous de malmener quelque peu certains de ces grands ancêtres auxquels nous devons tant, et moi en premier, et vous demanderai-je également beaucoup d'indulgence et de patience, car le sujet dont M. Esoavelomandroso m'a demandé de vous entretenir est toujours brûlant d'actualité.

En effet, « la plus belle énigme du monde », ainsi que se plaît à l'appeler M. le Professeur Hubert Deschamps, soulève toujours des passions renouvelées, comme en France au XVIII^{ème} siècle la question des invasions germaniques et encore actuellement celle de la Révolution Française (Furet 1978). Sans doute aurait-il été préférable, dans le cadre de Tuléar, de parler du peuplement du Sud-Ouest de Madagascar. Il y a suffisamment d'écrits et d'ouvrages consacrés à la question et, avec une grille d'explication, ou une autre peu importe, l'on peut toujours et à bon compte donner l'impression d'avoir apporté quelque chose de nouveau, quand bien même on n'aurait fondamentalement fait que répéter ce que d'autres avaient parfois mal dit auparavant.

L'affaire eût été téméraire. D'abord, parce que, ainsi que le constate M. le Professeur Devisse (1974, p. 2) dans le rapport de synthèse de la réunion d'experts organisée par l'UNESCO sur les contacts historiques entre l'Afrique de l'Est et Madagascar d'une part, et l'Asie du Sud-Est d'autre part, par les voies de l'océan Indien, « trop de théories se sont effondrées ou se trouvent mises en cause par des découvertes récentes pour que les chercheurs ne se montrent pas aujourd'hui prudents à l'égard de tout l'héritage antérieur ». Ensuite, parce que d'expérience, nous savons combien les études (?) sur l'Ouest sont, dans le domaine qui nous intéresse, restées à la surface des choses et combien les recherches actuelles remettent rapidement en cause les idées reçues (par exemple, Emphoux 1978). Par ailleurs, la vision reçue du peuplement du Sud-Ouest de Madagascar étant une application particulière des hypothèses d'ensemble concernant le peuplement de la Grande île, il nous a semblé préférable de commencer par ces dernières qui, à les fréquenter dans l'environnement intellectuel et politique qui les ont vu naître et prospérer (1), nous sont apparues comme l'objet d'un enjeu autant politique que scientifique, pour autant que ces deux aspects puissent être distingués. Or, l'objet même de cet enjeu ayant faussé à la fois et l'observation et l'explication, il est nécessaire — sans toutefois encore mettre en œuvre les techniques d'analyse documentaire auxquelles les anthropologues aiment soumettre les corpus de la littérature orale mais dont nous pressentons toutefois la richesse des découvertes qu'elles nous procureraient appliquées aux ouvrages savants — de revoir la genèse des anciennes hypothèses pour en comprendre les implications circonstanciées et, suivant la leçon de M. le Professeur Deschamps (1960, p. 8), pour « redresser des erreurs et des stéréotypes consacrés par l'usage ».

*

* *

L'OBSERVATION ET L'INTERPRETATION

Madagascar offrait à l'époque de Grandidier et de Ferrand une situation complexe, que nous pouvons toutefois tenter de résumer ainsi. Située géographiquement entre une Afrique bantoue à l'Ouest et une Asie du Sud-Est « malaise » à l'Est, Madagascar apparaissait comme le lieu de rencontre et de contact de ces deux pôles. Elle offrait l'exemple d'une rare homogénéité linguistique avec une langue — le malgache — qui, avec des variantes dialectales, était parlée et comprise dans l'ensemble de l'île et que, tout en connaissant les emprunts

(1) On ne peut comprendre ces hypothèses en dehors de la situation et de l'histoire coloniales. Sur ce sujet, on lira avec profit les études récentes de Farinirina Esoavelomandroso (1977, 1978) sur la politique des races et l'enseignement colonial, et de Jean Fremigacci (1977) qui pose la question de savoir si le colonisé n'est pas une création du colonisateur. Certaines des observations de ce dernier, faites à propos du travail et discernant « d'authentiques aberrations dans les comportements économiques », pourraient être transposées au travail scientifique.

faits au bantou ou aux langues européennes, l'on comparait habituellement au « malais » (Ferrand 1909) ; l'on savait toutefois que des isolats humains parlant « cafre » avaient existé au début du XVII^e siècle dans la région de Maintirano, d'où ils avaient depuis disparu (2). Par ailleurs, Madagascar présentait de très grands contrastes tant dans les hommes que dans leurs formes d'organisation. Une anthropologie physique rapide avait établi l'existence d'un type noir aux cheveux crépus, d'un type « blanc » aux cheveux lisses et de différents types intermédiaires. L'ethnologie avait isolé un large éventail de formes d'organisation allant des chasseurs-cueilleurs ou des pêcheurs nomades aux grands royaumes conquérants. Enfin, l'on savait — ou l'on croyait savoir —, par les données ethnographiques mais aussi par la tradition orale malgache, que la Grande île avait été atteinte par des Maures avant de l'être par les Européens, que les Arabisés malgaches avaient introduit certains traits culturels comme la circoncision et avaient joué un grand rôle dans le fonctionnement des royaumes, et que les royaumes malgaches eux-mêmes, ici éleveurs, là riziculteurs, avaient été à l'origine de grandes innovations comme le travail du fer, l'élevage et la consommation du bœuf.]

Ce sont là les éléments fondamentaux à partir desquels Ferrand et Grandidier allaient reconstruire tout le passé de Madagascar (3). En effet, à la différence de Luis Mariano (cité par Deschamps 1960, p. 24) qui, trois siècles plutôt, concluait modestement : « L'on sait seulement à ce sujet que les habitants de l'île Saint-Laurent sont venus les uns de Malacca, les autres de la Cafrerie et qu'il est arrivé ultérieurement, dans la région du Nord-Ouest, des Maures de l'Inde et de l'Arabie et, longtemps après, quelques Portugais. On retrouve dans la langue et les usages des indigènes la trace de ces diverses nations », Ferrand (1908) et Grandidier (1908) ne se contentèrent pas de ce « seulement » et proposèrent deux vues générales, très proches l'une de l'autre quoique l'on ait voulu et que l'on veuille encore les opposer : Madagascar aurait reçu un premier peuplement noir, bantou pour l'un — le fameux substrat bantou qui ainsi expliquait l'existence d'une majorité de population noire et d'un certain nombre de mots communs au bantou et au malgache —,

(2) De retour d'une courte mission chez les « Makoa » de la région de Maintirano, Noël Gueunier signale qu'il y existe encore des groupes d'origine africaine connaissant et pratiquant encore des langues dont certaines ne sont pas en état d'intercompréhension. Ce ne serait pas là les descendants des « Cafres » rencontrés par Mariano, mais des descendants d'Africains venus de leur plein gré s'établir sur la côte ouest de Madagascar au XIX^e siècle. L'étude des faits linguistiques concernant ces communautés pourraient sans doute nous aider à comprendre certains aspects anciens du peuplement de Madagascar.

(3) Nous ne discuterons pas ici des tendances, plus minoritaires, attribuant une importance plus ou moins décisive à des migrations juives, phéniciennes ou vikings ou à celle de moines bouddhistes. Plus que de la réalité malgache, les premières témoignent de la culture biblique ou européenne de ses concepteurs ; quant à la dernière, qui fut illustrée par toute l'œuvre de Dama-Ntsoha, elle rend compte de la volonté du colonisé de se donner une origine indo-européenne permettant de faire face au colonisateur, mais ne repose sur aucune base historique sérieuse.



mélanésien pour l'autre, qui ainsi rendait compte des diversités anthropologiques et de l'unité originelle de la langue malgache. Par la suite, de nouvelles immigrations arabes et sumatranaises auraient introduit les concepts politiques qui permirent d'ériger les monarchies, les idées religieuses et les nouveautés techniques qui firent faire de grands progrès à la civilisation du pays. La seule divergence de doctrine entre Ferrand et Grandidier concernait la langue : pour le premier, les « Indonésiens » auraient imposé la leur aux Bantous, pour le second, la proximité linguistique entre le parler des Mélanésiens et celui des Sumatranais aurait permis une rapide fusion des deux.

UN THEATRE D'OMBRES

Le succès que ces deux grandes hypothèses rencontrèrent dans le public, les débats qu'elles provoquèrent et l'accent mis sur la nature des premières populations (substrat bantou contre mélanésien) rendent assez compte des intérêts en jeu et du parti pris par les savants. En accord avec l'idéologie évolutionnaire (4) de leur siècle, ceux-ci, qui avaient projeté dans le passé un présent ethnographique qui leur était donné, avaient eu besoin de retrouver et de recréer dans les limites de Madagascar ce que l'on supposait alors des grands stades de l'évolution de l'humanité. Il leur fallait que Madagascar eût été peuplée, au début, de sauvages et de primitifs — les Bantous, qui auraient été « des négrières en totalité ou en partie », n'étaient pas encore assez primitifs pour Ferrand qui, prudemment il est vrai, supposait qu'ils avaient été précédés par une autre population de « race inconnue et non attestée » ! — que de nouvelles immigrations, porteuses de « civilisation » auraient ensuite informés et aidés à progresser sur le chemin de la civilisation.

Dans la situation coloniale malgache où, dès avant la conquête, l'on opposait les *Hovas* aux Sakalaves et plus généralement l'Imerina à la côte, les applications de cette idéologie évolutionnaire victorienne — que l'on retrouve aussi chez Engels —, accordaient un rendez-vous complaisant aux colonisés et aux colonisateurs. Des premiers, elles satisfaisaient l'amour-propre et la fierté d'être reconnus pour supérieurs aux sauvages, en conformité avec la tradition malgache valorisant l'action des rois civilisateurs ; elles pouvaient accessoirement satisfaire l'orgueil de ceux qui étaient les descendants des premiers civilisateurs reconnus, ou encore entretenir ou exaspérer (ou créer de toutes pièces ?) le sens de la différence, voire les rancunes et les ressentiments que secrète aussi toute histoire. Des seconds, elles répétaient la conquête, nouvelle *Gesta Rei Publicae per Francos*, en la projetant théâtralement dans le passé malgache,

(4) Pour éviter toute confusion, nous préférons réserver le mot évolutionniste aux Sciences Naturelles et recourir à un néologisme, non par contamination de l'anglais, mais plutôt par référence à « traditionnel » qui, selon Littré, « se dit des Juifs qui expliquent l'Écriture par la tradition du Talmud ». Il s'agit par traditionnel et évolutionnaire — et sans connotation péjorative d'aucune sorte — de bien marquer le caractère profondément culturel de ces attitudes.

et prédisaient l'efficacité de l'œuvre de la nouvelle civilisation, dont le passé malgache se portait ainsi garant et qui avait déjà été inauguré par la généreuse libération, pour les uns de l'impérialisme *hova*, pour les autres du joug du féodalisme. Ici se rejoignent l'idéologie évolutionnaire des savants et l'idéologie révolutionnaire des politiques.

LES ECHOS DES THEORIES

Ferrand et Grandidier ont donc posé, bien enracinées dans la pratique sociale, les fondations d'une science coloniale qui, jusqu'à nos jours, a encadré et orienté, parfois dévié et dévoyé, la pensée et l'action, mais qui également, à l'intérieur de ses limites, et par la multiplicité des couples de motifs rhétoriques récurrents, offrait un choix combinatoire assez large pour donner une fausse impression de variété et de nuances. En effet, quoique la liste de ces principaux couples soit assez longue : Afrique/Indonésie, sauvagerie/innovations créatrices, primitifs/aristocrates, demi-civilisé/civilisé, noir/blanc, unité fondamentale de la langue/diversité des apports lexicaux, unité/diversité de la culture malgache, civilisation « donneuse d'histoire »/populations réceptrices, peuplades inorganisées/organisations monarchiques, migrations individuelles/migrations massives, migrations accidentelles/migrations organisées, infériorité des groupes indigènes/supériorité des groupes migrants, histoire courte/histoire longue, les postulats explicatifs sous-jacents sont en nombre réduit ; essentiellement, ils valorisent le caractère informateur des « civilisations supérieures » ou « prestigieuses », conçoivent les langues de celles-ci comme le moyen privilégié de cette information et leur diffusion — parfois supposée — comme le signe de l'inéluctabilité de la domination, et attachent des traits culturels à des « races », débouchant ainsi sur la théorie des couches ethniques et culturelles.

Dans la pratique, Français et Malgaches, colonisateurs et colonisés de toutes tendances et appartenances, trouvèrent dans ces motifs rhétoriques les éléments qui fondaient et justifiaient leur action. Deux exemples, choisis dans des domaines critiques : celui du motif unité/diversité, et celui de la chronologie, suffiront à illustrer notre propos. Pour la colonisation, à qui l'on attribue la devise « diviser pour régner » et qui longtemps pratiqua la fameuse « politique des races », comme pour le nationalisme qui, face au colonisateur, parle au nom de l'ensemble des Malgaches et qui aimait à répéter que « l'union fait la force », le débat sur l'unité et/ou la diversité est d'importance, dans la mesure où il fonde historiquement les projets politiques unitaires dans une nostalgie du passé malgache. La colonisation, qui s'attribue le mérite d'avoir mis fin aux guerres tribales et d'unifier politiquement — avec la conquête et la pacification de l'époque de Gallieni — et socialement les populations de la Grande Ile, s'oppose au nationalisme et tout à la fois le rejoint, lorsque celui-ci insiste sur l'unité profonde et ancienne de Madagascar et construit l'unité de l'avenir sur celle du passé. Quant à la chronologie des périodes anciennes, qui n'étaient pas au centre des préoccupations de Ferrand et de Grandidier — l'on en peut supposer la raison —, elle devient rapidement elle aussi l'objet d'un enjeu poli-

tique : alors que le nationalisme se plairait à envisager un peuplement ancien datant de l'époque de Gondwana (!) (5) et fixait au IIème millénaire avant Jésus-Christ les premières installations humaines à Madagascar, une autre tendance défend plutôt tous les arguments favorables à une chronologie courte, situant ce premier peuplement au début du IIème millénaire après Jésus-Christ. Ce débat est curieusement, limité au seul aspect de la profondeur chronologique, l'application, au cas de Madagascar, du débat plus général entre la négation de l'histoire chez les peuples sans histoire et la revendication d'une histoire par ces mêmes peuples.

Le succès des grandes hypothèses qui sont à l'origine de débats passionnés entre écoles opposées dans le domaine de la recherche, comme les implications idéologiques, sociales et politiques de ces grandes hypothèses, nous incitent à beaucoup de circonspection. De nombreuses critiques ont déjà été faites aux travaux des fondateurs comme de leurs disciples. Et reprenant les critiques qui n'ont pas toujours eu l'écho qu'elles méritaient, nous voudrions établir clairement un certain nombre de faits, en ordonnant les données qui sont en notre possession, sans vouloir leur conférer plus de signification qu'elles n'en ont.

Pour nous, il s'agit d'expliquer la constitution présente de la culture malgache et accessoirement de son peuplement en partant des actuelles données, accessoirement anthropologiques, mais surtout linguistiques et ethnographiques, et en nous aidant des données anciennes malheureusement encore fragmentaires et de la connaissance que nous avons actuellement de l'histoire des pays riverains de l'océan Indien et dont nous sommes bien conscient. qu'elle comporte toujours une bonne part d'hypothèses.

L'ARGUMENT ANTHROPOLOGIQUE

Des études d'anthropologie physique qui aboutirent aux conclusions de Madame Chamla (1958), confirment les observations habituellement faites de l'existence de trois types :

- 1) un type brun clair, asiatique, prédominant en Imerina, mais présent dans l'ensemble de l'île ;
- 2) un type noir, africain, également présent dans toute l'île, mais régionalement majoritaire, et
- 3) un type, mixte majoritaire dans la plupart des groupes.

L'on serait en droit d'attendre d'études plus particulières des anthropologues de nouveaux éléments d'explication. C'est ainsi que l'attention fut un moment

(5) Reprise dans un discours vers le milieu des années 60 par le Président de la République Philibert Tsiranana, cette vue de l'esprit avait trouvé un écho plus que favorable dans les milieux enseignants des écoles primaires.

attirée sur l'hémoglobine S, mais peut-être en avait-on espéré trop de certitudes nouvelles (6). Il n'en est pas de même des conclusions de Madame Berthe Rakotosamimanana qui, dans une recherche consacrée à l'Imerina et menée en tenant compte de l'existence d'isolats démographiques définis socialement et géographiquement, focalisa l'attention sur les dermatoglyphes digitaux et palmaires : les apports africains y seraient à l'origine de la diversité d'une population globalement d'origine indonésienne (Rakotosamimanana 1976 et 1977). Cela nous engagerait à remettre en question les conceptions les plus admises sur l'Imerina.

Quant à l'archéo-anthropologie, ses investigations restent jusqu'à ce jour trop limitées pour que l'on puisse se permettre de généraliser les quelques résultats obtenus, et le principe adopté par les archéologues malgaches de n'ouvrir de tombes que pour des fouilles de sauvetage, ne doit pas faire espérer des résultats rapides et nouveaux dans ce domaine. L'on regrette que, par l'incompétence et les préjugés des fouilleurs, de la nécropole de Vohémar dont on ouvrit 556 tombes en deux mois de fouilles en 1941 et 1942, seuls 71 crânes et une dizaine de squelettes aient été étudiés (Vernier et Millot 1970), tout le reste ayant été égaré (!) ou endommagé (!), alors que l'on aurait pu en tirer de nombreux enseignements sur la vie d'un comptoir « musulman », la nature des contacts entretenus avec la population malgache, l'organisation sociale, l'évolution économique et démographique.

Faut-il répéter que seules des trouvailles archéologiques nettement datées peuvent nous fournir des données insoupçonnables ? que l'on ne saurait sans danger projeter sur le passé lointain le présent anthropologique, sans rien savoir des comportements démographiques anciens et sans tenir compte des conditions naturelles des régions d'accueil ? et que les conclusions de l'anthropologie physique, qui reste une science de l'homme, ne valent que par la qualité de sa problématique ?

L'ARGUMENT LINGUISTIQUE

La linguistique, abondamment utilisée par le passé, reste dans le domaine malgache comme dans d'autres domaines analogues, une source majeure. La remarquable homogénéité linguistique que ne remet en cause ni la présence,

(6) En effet, une étude sur l'hémoglobine S (Fourquet, cité par Ottino 1974, p. 68) a montré sa fréquence dans le Sud-Est de Madagascar. Devait-on y voir une confirmation, si tenue soit-elle, d'une origine sud-indienne de certains Malgaches ? Il ne semble pas, car quoique l'hémoglobine S soit une modification héréditaire et qu'en ce sens, elle puisse servir d'indicateur, son origine est encore incertaine puisque l'on hésite entre la possibilité d'un foyer initial yéménite et celle de plusieurs foyers autonomes ; quant à son actuelle dispersion qui couvre, outre le nord du Dekkan, toute l'Afrique au sud du Sahara — où elle touche le quart de la population — et la diaspora africaine d'Amérique, l'Afrique méditerranéenne, l'Italie, la Grèce et l'Asie Mineure, elle ne permet pas d'établir, même pour le passé lointain, une conclusion aussi précise. Quant à sa fréquence, plus grande dans le Sud-Est de Madagascar, ne proviendrait-elle pas simplement de la meilleure résistance au paludisme des individus porteurs de cette anomalie ?

chez les Antemoro, d'une langue secrète — un arabe malgachisé (Ferrand 1904 : Mollet et Viannès 1956) —, ni à Nosy-Be, celle d'un îlot swahiliphone dans l'ancien comptoir de Marodoka (Vérin 1975, Gueunier 1976), ni encore celle des villages de la région de Maintirano parlant des langues africaines non identifiées (cf. note 2), ni enfin, ici et là dans le Nord et le Nord-Ouest, celle d'écoles coraniques malgaches où l'on apprend le texte du Coran, est un précieux indicateur en fonction duquel l'on doit situer les emprunts lexicaux à d'autres langues, inégalement répartis selon les régions, et reconstituer la formation de la culture malgache. En effet dans les conditions anciennes, il n'est pas concevable qu'un petit groupe de migrants aient pu imposer sa langue à une population fortement majoritaire qui en parlait une autre. L'histoire nous en fournit de nombreux exemples : pour qu'un peuple autochtone adoptât la langue de ses conquérants, il y fallait une migration massive, l'existence d'une colonisation véritable et de longue durée et la permanence, toujours sur la longue durée, des liens privilégiés avec la zone et la culture de départ. Si ces conditions n'étaient pas remplies (7), le conquérant était linguistiquement assimilé et absorbé par les vaincus et tout au plus inoculait-il une infime partie de son vocabulaire dans la langue des vaincus. Dans ces mêmes conditions anciennes, il n'est pas non plus concevable de restituer, à Madagascar même ou antérieurement sur la côte d'Afrique, une culture mixte de type swahili ou créole où auraient coexisté et se seraient mutuellement influencés des groupes linguistiquement différents ; la langue malgache en porterait encore l'empreinte indélébile soit au niveau du lexique (8) soit au niveau de la syntaxe. Or, la langue malgache appartient incontestablement au rameau hespéronésien de la famille des langues austronésiennes, et l'on ne peut fondamentalement remettre en cause les études de Dempwolff et d'Otto Christian Dahl qui, au contraire, sont confirmées par des études des plus récentes (9). La fréquentation des langues de cette famille conduit à multiplier les rapprochements, non seulement avec les langues du groupe de Bornéo et de Célèbes comme le barito et le toradja, mais aussi avec les langues aussi éloignées que le païwan de Formose dont certains des traits actuels les plus caractéristiques se retrouvent parmi les éléments anciens les mieux conservés par le malgache (10).

(7) Il est évident que nous excluons l'éventualité de l'extermination des vaincus par le vainqueur, — cas dans lequel le problème du contact de langues ne se pose évidemment pas.

(8) L'hypothèse selon laquelle la vocalisation des finales consonnantiques serait due à l'existence d'un substrat bantou (Dahl 1954) est aujourd'hui remise en cause. Ainsi, dans une région aussi fortement marquée par l'influence africaine que celle du Nord-Ouest, le dialecte sakalava comporte un nombre impressionnant de mots du stock austronésien et comportant des finales nasales consonnantiques (cf. Baré-Thomas 1976).

(9) Parmi celles-ci, citons le dernier livre d'Otto Chr. Dahl (*Proto-austronesian*, 1976) et les travaux du Premier Colloque International de Linguistique Malgache organisé en 1977 à l'Académie Malgache avec les communications d'Anceaux, de Dahl et d'Haudricourt.

(10) Ce sont les remarques que Bakoly Domenichini-Ramiaramanana nous faisait en 1974, comparant les faits malgaches qu'elle décrivait pour son essai

L'on est donc inévitablement conduit à poser et affirmer l'existence à Madagascar dès l'origine, et quels qu'aient été les constituants physiques de la population et les trajets suivis par celle-ci, d'une culture utilisant une langue malgache — pour distinguer cet état ancien de ses formes actuellement connues, nous aimerions dire « proto-malgache », mais l'usage qui a été fait de ce terme risque malheureusement de prêter à confusion — sans conteste d'origine austronésienne. C'est là le point fondamental à partir duquel devrait être définie la nature des contacts linguistiques postérieurs dont on reconnaît les traces dans le malgache actuel : s'agit-il d'emprunts dûs à une diffusion et dans quelles conditions cette diffusion se serait-elle produite ?, ou s'agit-il — s'il a jamais existé des migrations africaines qui revêtirent « le caractère de véritables invasions » (Julien 1908, p. 12) — d'interférences dans une situation de bilinguisme ? mais dans quelles limites géographiques ? et comment aurait-on alors abouti à cette assimilation que l'on observe de nos jours ? (11). Il y faudra une analyse intime et qualitative de la langue. Et l'on entrevoit déjà quelques-uns des problèmes — et quelques-unes des solutions qui, au sens fort, bouleverseront les idées reçues —, comme ceux-ci : Comment se fait-il que le Nord-Ouest de l'île, où l'empreinte africaine est si voyante, ait si bien conservé jusqu'à présent et dans la langue et dans la tradition vivante, le souvenir du vieux fonds austronésien ? Comment se fait-il également qu'au niveau du vocabulaire le plus usuel, le dialecte merina emploie souvent des mots africains, là où les dialectes de la périphérie comme le sakalava, utilisent les mots du stock austronésien ?

L'ARGUMENT ETHNOGRAPHIQUE

Qu'il s'agisse des techniques, de l'organisation sociale, des institutions politiques ou de la religion, l'on retrouve à Madagascar des traits qui permettent de dire de la Grande Ile qu'elle est réellement « afro-asiatique ». Mais ceci dit, rien n'est expliqué, ni des fondations ni de l'architecture de l'édifice. Dans son *Histoire de Madagascar*, le Professeur Hubert Deschamps, il y a presque deux décennies, avait commencé à dresser le tableau — déjà fort long — des traits communs à Madagascar et à l'Insulinde d'une part, et à l'Afrique d'autre part. Constatant la communauté de certains de ces traits à l'Insulinde et à l'Afrique, il suggérait une recherche comparatiste « qui permettrait de préciser différences et ressemblances » (Deschamps 1960, p. 23) C'était la voie à suivre. Qu'elle n'ait pas encore été suivie, tient sans doute autant aux pesanteurs sociales qu'à la nature du travail à effectuer. Les pesanteurs sociales font obstacle au renouvellement des problématiques et ne facilitent pas la rupture avec les stéréotypes

de description sommaire (1976) et les faits du païwan décrits par Raleigh Ferrell (1972) pour les *Langues du monde*.

(11) Les études sur les contacts de langue et les situations de bilinguisme ont déjà élaboré de nombreux concepts utilisables par notre propos. On aura donc profit à se reporter à Weinreich (1953) et à Haugen (1956), ce dernier particulièrement pour ses conseils méthodologiques.

évolutionnaires de l'historiographie coloniale comme de la tradition orale explicite. Quant au travail à effectuer, il imposait de partir d'un matériel ethnographique parfaitement maîtrisé (12) — car dans ce domaine, l'on ne saurait se satisfaire de l'approximatif — et requérait cette indispensable attitude d'historien que ne cesse de recommander Monsieur le Professeur Condominas mais à laquelle l'anthropologie sociale enfermée dans la synchronie est fort peu accoutumée. Les tendances actuelles de la recherche malgachisante comme les préoccupations des chercheurs concernant l'océan Indien devraient rapidement permettre d'aboutir à des conclusions certaines, si les hypothèses de travail sont bien conçues et si la procédure de travail est bien choisie. Eclairer le passé malgache et répondre aux questions qu'il nous pose ne sont envisageables que si les faits de ce passé sont d'abord compris en eux-mêmes et ensuite mis à la place qui est la leur dans l'histoire de l'océan Indien.

Ainsi des faits sociaux comme la circoncision et les joutes poétiques. On continue à attribuer la première à l'Islam suivant en cela Ferrand sans avoir entendu la critique fondamentale de Van Gennepe (1904, p. 4). Et l'on voyait une sorte de confirmation de cette origine dans le fait que ne la pratiquent pas certains Malgaches comme les Vazimba et les Vezo de l'Ouest que, par suite, l'on rattachait à un substrat ancien. C'était mettre l'araire avant le chameau, — car l'ensemble des cérémonies qui accompagnent la circoncision n'a jamais fait l'objet d'une étude comparée approfondie —, et à tout le moins, prendre la partie pour le tout : par le moyen de l'interprétation traditionnelle, il apparaît aujourd'hui que les fêtes de la circoncision ne sont qu'un avatar d'une cérémonie du plus vieux fonds malgache au cours de laquelle était consacré un *zanak'Andriana* (Domenichini-Ramiaramanana 1979). Par le même mode d'interprétation, il apparaît que les joutes de *hainteny* conservent le souvenir des fêtes agraires originelles dont ils étaient un des éléments rituels centraux (Domenichini-Ramiaramanana 1979), ce qui donne un fondement culturel et historique au rapprochement que Granet (1919) avait effectué entre les chansons de la Chine ancienne et les *hainteny* merina publiés par Jean Paulhan.

Ainsi également des institutions et formations politiques comme les monarchies. Pendant longtemps, l'on a rapporté l'apparition des systèmes monarchiques à l'impact de l'Islam ou de groupes d'Islamisés tels les Zafi-Raminia et les Antemoro : on se serait trouvé aux frontières de la barbarie et de la civilisation, ou mieux, selon une formulation plus répandue, à la charnière entre les clans et les royaumes. L'on y voyait une sorte de preuve dans l'existence de prétendus «groupes résiduels», comme les Mikea et les Zafimaniry, qui auraient représenté les migrations les plus anciennes renvoyant à des migrations

(12) L'on pourrait s'attendre à ce que le mépris fréquent pour l'ethnographie soit consécutif à une parfaite maîtrise du matériel ethnographique d'hier et d'aujourd'hui. L'on constate malheureusement que certains travaux actuels pèchent par manque de connaissances ethnographiques factuelles et par l'incapacité même de comprendre les textes des ethnographes du siècle dernier.

accidentelles et à « l'humble robinsonade » de Gautier et qui auraient jusqu'à nos jours persévéré dans leur primitivité figée. C'était évidemment nier l'historicité de ces groupes, c'était oublier d'envisager les faits sociaux anciens dans leurs contextes adaptatifs, et particulièrement oublier que les sociétés « traditionnelles » ont eu elles aussi leurs rebelles et leurs marginaux. Pour les Zafimaniry qui étaient la preuve vivante des préjugés enracinés, c'était oublier d'interroger leur tradition orale qui rapporte que leurs anciens rois furent obligés de se soumettre et de s'effacer à l'époque de Radama I^{er}. Et lorsque l'on interrogeait la tradition orale, l'on ne pensait qu'aux *tantara* des grands royaumes comme ceux du pays sakalava, du pays merina et du pays antemoro et l'on pensait qu'il suffisait de les lire comme les enfants le font des livres d'histoire dans l'enseignement primaire, et même parfois comme le font les mauvais élèves (13). C'était alors rester prisonnier de la tradition orale malgache dans ce qu'elle a d'explicite, c'était oublier que les *tantara* ont une fonction sociale — ici aux caractères politique et idéologique —, c'était oublier de lui avoir posé la question : « pourquoi dit-elle que... ? » au lieu de : « que dit-elle ? », c'était souvent oublier la plus élémentaire critique textuelle.

Les recherches actuelles sur les formations politiques (14) remettent en cause cette origine tardive et étrangère des royaumes. Illustrant Van Gennep (15), j'ai quant à moi déjà montré que les *sampin'Andriana* ne devaient rien de particulier ni au pays antemoro, ni aux *ombiasy*, ni à un quelconque « savoir arabe » (Domenichini 1976, pp. 209-210). L'on sait également que le *Ramavaha* des Antanosy du XVII^e siècle n'a été rapproché du Ramadan que par abus et que comme le *Fandroana* d'Imerina, il doit beaucoup plus à des rituels agraires du Sud-Est asiatique (Domenichini-Ramiaramanana 1979). Des études comparatistes en cours, il apparaît déjà de profondes ressemblances, tant dans leur fonctionnement que dans leur symbolique, entre les organisations sociales et

(13) C'est ainsi que tel élément peut être retenu et privilégié parce qu'il semble donner la confirmation attendue, alors que tel autre d'égale importance est oublié sans commentaires, de même que tel renseignement qui semble absurde et illogique. Si l'on compare ce que nos modernes ont retenu de Ramini avec ce que Flacourt (1913, p. 82) nous en avait conservé, on voit bien que cet Ancien avait infiniment plus d'esprit et moins de préjugés que beaucoup de nos Modernes.

(14) Sur une idée de Paul Ottino et dans le cadre de la R.C.P. 441, est actuellement préparé, sous la responsabilité de Françoise Raison, un volume collectif sur la Royauté à Madagascar

(15) Van Gennep (1904, p. 4), après avoir critiqué la théorie juive selon laquelle certaines coutumes malgaches comme la circoncision proviendraient du fait que « Madagascar a subi profondément, en des temps anciens, l'influence hébraïque grâce à une immigration juive assez considérable », démonte ainsi la théorie islamique : « D'autres, M. Ferrand est du nombre, expliquent par l'Islam la croyance à un Dieu Suprême et l'institution de rites religieux, etc. Ceci admis, tout le reste va de soi et l'on se contente d'affirmations a priori : les tabous ? l'Islam ; l'endogamie ? l'Islam ; les sorciers ? l'Islam ; l'astrologie ? l'Islam ; les cérémonies de la circoncision, du mariage, des funérailles ? l'Islam ; les amulettes enfin ? l'Islam, évidemment ! ».

politiques de Madagascar et celles de l'Est de ce monde nousantarien qui semble bien avoir conservé et illustré la vieille culture austronésienne. Et si nous étaients bien confirmées les différences entre le système merina et le système sakalava — autres que celles dues aux nécessités adaptatives à des milieux naturels différents —, l'on retrouverait encore ce que la langue indiquait : le caractère austronésien profondément conservateur du système sakalava.

Ces conclusions, rapprochées de celles qui concernent la langue, nous imposent de replacer particulièrement l'origine des premières migrations malgaches dans le contexte des grandes migrations austronésiennes et plus généralement dans l'ensemble de la préhistoire du Sud-Est asiatique. Rappelons que les peuples austronésiens — sans doute horticulteurs et sûrement marins — ont commencé à quitter l'actuelle Chine méridionale et l'Asie continentale du Sud-Est vraisemblablement vers 9000 avant Jésus-Christ (Haudricourt 1977 ; Shutler et Marck 1975). Or la préhistoire de cette région dont Coedes (1964) affirmait déjà qu'avec l'Inde du Sud, elle formait une ancienne zone culturelle homogène, se révèle déjà de première importance pour l'histoire non seulement du monde insulindien, mais aussi de l'Inde et des pays de l'océan Indien. En effet, ce fut un des foyers autonomes du processus de néolithisation (domestication de plantes et d'animaux) ; l'on y a localisé le plus ancien centre de métallurgie connu en Extrême-Orient ; et la culture de Dong-Son, berceau de la civilisation du bronze dans cette partie du monde, est attribuée par les Vietnamiens à des « Indonésiens » (Pham Huy Thong 1979), — à des « Montagnards », traduisait plutôt M. Condominas pensant à ces groupes, aujourd'hui minoritaires, de l'intérieur de la péninsule indochinoise. Et l'on pressent, dans le Nord-Ouest de cette région (16), d'importantes découvertes qui assureraient mieux les bases de l'ethno-botanique de nos régions et qui pourraient nous mettre à même de mieux comprendre la domestication et la diffusion des plantes du « complexe malais », et particulièrement du riz. Céréale importante s'il en est dans le Sud-Est asiatique, le riz qui fut diffusé dans le monde insulaire austronésien dès la seconde moitié du troisième millénaire avant Jésus-Christ, est également et opportunément l'objet d'une autre recherche en cours (17).

(16) C'est ainsi qu'au cours de la session plénière de l'*Indo-Pacific Prehistory Association* tenue à Poona en Inde en décembre 1978, le Professeur W.G. Solheim II a fait adopter la résolution suivante : « *In view of the importance of the prehistory of northeastern India, confirmed by papers presented at the conference of the Indo-Pacific Prehistory Association in Pune as 1) a potential aerea for the domestication of a number of plants, and 2) a physical and cultural bridge between the body of India and Southeast Asia, the General Body of I.P.P.A. recommends the desirability of an intensified archaeological research programme in northeast India to realise the potential of the aerea* ».

(17) Ce projet auxquels sont associés des chercheurs de Madagascar, est intitulé : « *Rice and civilization in Southeast Asia* ». Prévu pour plusieurs années,

ESQUISSE POUR UNE DATATION

Des considérations précédentes, l'on doit donc inférer l'existence, à Madagascar et dès les débuts de son peuplement, d'un fonds culturel austronésien ayant vraisemblablement déjà élaboré un (ou des) modèle(s) d'organisation sociale complexe et hiérarchisée (18). Se pose alors l'inévitable — et grave — question de la datation, alors même que, pour y répondre, nous ne sommes guère plus outillés que nos prédécesseurs.

Recourant encore une fois à la langue, l'on peut dater les débuts de cette implantation humaine à Madagascar entre le début de l'ère chrétienne et le début du Vème siècle en utilisant les conclusions de la comparaison linguistique de Dahl (1951) et celles d'une étude de glottochronologie (Vérin *et alii* 1970). En effet, constatant la faiblesse de l'élément d'origine sanskrite dans le lexique malgache (19), Dahl situe approximativement les premières migrations austronésiennes vers l'an 400 (20). Quant à Vérin et Kottak, ils situent le commencement de la différenciation dialectale au début de l'ère chré-

il fut discuté à la Conférence de Manille en 1978. Constatant que *« for millenia rice has been the chief staple food of many peoples of Asia and has exercised a far-reaching influence on the Asian civilisations. It has entered into their system of technologies, social organizations, world-views and rituals in such a formative manner that without rice their lives and cultures would not have been what they are today »*, il vise à étudier, par une approche multidisciplinaire, les aspects socio-culturels passés et présents de la culture et de l'utilisation du riz.

(18) Quoique cette hypothèse nous apparaisse comme la plus vraisemblable parce qu'elle permettrait justement de rendre mieux compte des conditions de ces migrations transocéaniques, il ne nous faut toutefois pas écarter l'éventualité, à partir d'un fonds culturel commun, du développement autonome et parallèle des mêmes modèles d'organisation sociale complexe et hiérarchisée ici à Madagascar et là en Insulinde orientale.

(19) Solange Bernard-Thierry (s.d., mais antérieur à 1960) a réexaminé cet apport sanskrit pour en constater la faiblesse numérique. Il est d'ailleurs à noter que dans ces comparaisons, on considère le sanskrit et en général les langues indo-aryennes comme des ensembles totalement originaux et vierges de toute contamination étrangère. Il serait intéressant, nous semble-t-il, pour les mots ou les séries de mots mobilisés pour ces comparaisons, de déterminer s'ils appartiennent au vieux fonds indo-européen ou s'ils proviennent de quelque « substrat » ou interférence. Si d'aventure, il apparaissait que ces mots, ou certains d'entre eux, appartenaient à un ancien fonds austro-asiatique (cf. page précédente), il faudrait repenser les conceptions admises actuellement. Dans le cas contraire, une telle recherche les aurait mieux assurées.

(20) Ici, nous importe peu le fait que Dahl (1951, pp. 368-369) maintienne l'hypothèse de la préexistence d'une population bantoue. Les progrès de la connaissance de la mise en place des populations actuelles de l'Afrique orientale (Oliver 1974) nous donnerait une raison de plus de faire l'économie de cette hypothèse.

tienne (21). Sans accorder une confiance totale à la glottochronologie (22), l'on ne peut dans le cas présent qu'être impressionné par la convergence des résultats de deux démarches fondamentalement différentes. L'écart de trois à quatre siècles qui sépare les deux datations, nous donne une fourchette acceptable dans l'état actuel des recherches (23).

Toutefois, cette estimation n'est pas définitivement assurée par les datations au radio-carbone. En effet, celles dont nous disposons (Fig. 1) ne nous permettent de façon sûre d'envisager l'existence d'un peuplement, tant sur les côtes (Irodo au nord, Talaky au sud) qu'à l'intérieur des terres (Taolambiby, Andranosoa et Beropitika), qu'à partir des IX-Xèmes siècles. Pour la période précédant le IXème siècle, l'usage de la datation de Lamboharana doit être réservé ; elle fut faite, en effet, par des paléontologues avec des ossements prélevés à 40 cm de profondeur (Mahé et Sourdat 1972) dans un site qui avait livré auparavant du matériel d'origine humaine (Grandidier 1928), et la description des travaux de fouilles ne permet pas d'afficher la contemporanéité des deux types de matériel (24).

Reste la datation (Gak 928) d'un site de Sarodrano dont l'ancienneté sembla un moment étonner (Battistini et Vérin 1971, p. 60) mais qui est maintenant admise (Battistini 1976, p. 66). Il serait bon que d'autres datations viennent la confirmer. Mais il faut suspendre ici l'application du principe *testis unus, testis nullus* et, au moins temporairement et à titre d'hypothèse, envisager son éventuelle validité.

En effet, dans l'état actuel des datations absolues, les dates les plus anciennes à l'exception d'Irodo, concernent les sites méridionaux ainsi que le

(21) Pour Vérin, Kottak et Gorlin, l'estimation de Dahl donne une date trop récente ; ils considèrent que la différenciation entre les dialectes commença aux environs du début de l'ère chrétienne :

« We conclude that the results of our glottochronological study suggest that the population which gave rise to the sixteen speech communities included in our sample was a single people at a time depth from about 100 B.C. to about A.D. 225 and almost certainly not later than A.D. 400 » (1970, p. 62), et plus loin : « The likely date for the first settlement of Madagascar would seem to be ca. B.C./A.D. At least by this time linguistic differentiation among the ancestral population had already begun » (1970, p. 74).

(22) Les critiques faites à la glottochronologie sont nombreuses depuis ses débuts (Lunt 1962) jusqu'à nos jours (Penchoen 1968 ; Dahl 1976). Elles furent rappelées à propos de cette étude des dialectes malgaches lors du Colloque International de Linguistique Malgache à Tananarive en 1977 (Hébert 1977, et débats du colloque).

(23) Si l'on objectait à Dahl que le malgache a pu emprunter les quelques mots sanskrits qu'il véhicule en dehors de l'aire austronésienne et si l'on posait cette objection en postulat, on ne pourrait rien en induire d'autre qu'un resserrement de la fourchette chronologique vers la datation proposée par la glottochronologie.

(24) Un doute du même genre concerne la datation du site d'Ampasambazimba faite par Tattersall (1973).

montre la carte des sites à présence humaine ayant fait l'objet d'une datation au radio-carbone (Fig. 2). Et cela tient sans doute autant aux recherches effectuées qu'à la plus grande rareté des sites les plus anciens et aux conditions de conservation de ceux-ci qui sont meilleures dans le Sud aride ; même en Imerina, nous avons pu observer des sites anciens dans lesquels l'érosion avait fait réapparaître du matériel enfoui (25). Or, le Nord-Ouest qui vraisemblablement reçut les premiers occupants, reste désespérément vide sur notre carte, alors qu'il devrait fournir un important contingent de datations parmi les plus anciennes. Par ailleurs, les sites de la culture d'Androvontsy inventée par Heurtebize et Vérin (1974) et que l'on découvre maintenant en grand nombre (Emphoux 1978), nous imposent de penser qu'aux X-XIIIèmes siècles, le peuplement de Madagascar était déjà assez avancé et ancien pour avoir ainsi occupé l'intérieur de l'Androy. C'est pourquoi cette datation du site de Sarodrano qui confirmerait les conclusions des études de la langue, ne peut être rejetée sans appel.

*

* *

Dans nos sociétés modernes, policées et certaines de la perfection de la science, l'on pensait en avoir fini avec la « mentalité primitive », l'avoir rejetée dans les temps obscurs d'un passé ignorantiste, et être entré de plain-pied dans l'âge positif avec Comte et scientifique avec Marx. Beaucoup sont satisfaits de cette supériorité sur les peuples et cultures qui vivent encore profondément leurs mythes et qui peuvent encore croire comme ces paysans languedociens que Dieu a créé l'éclair pour prévenir les hommes de la peur que le diable veut leur faire avec le tonnerre. Et pourtant cette « supériorité » est mise à rude épreuve lorsque l'on doit se rendre à l'évidence que certaines questions — celles précisément qui concernent les périodes fondatrices de nos sociétés, les périodes d'origine — trouvent des réponses qui satisfont moins l'idéal scientifique que des entêtements immémoriaux. En un mot, disons que certaines histoires fondent et expliquent nos sociétés de l'écriture à la manière des mythes d'origine dans les sociétés de l'oralité. Et si, jusqu'ici, il n'avait pas été possible de concevoir objectivement les faits du passé malgache, c'est que cette histoire des origines malgaches nous était plus contée comme le mythe fondateur et justificateur de la colonisation, — mythe dans lequel les stéréotypes racistes et colonialistes sont constamment présents.

« La plus belle énigme du monde » reçoit donc un début de solution qui doit éclairer le reste, car ce début de solution concerne l'essentiel et le primordial : sans doute dès avant le Vème siècle s'était installé dans la Grande Ile un peuple de langue et de culture austronésienne. Il devait par la suite recevoir diverses

(25) C'est ainsi le cas, dans le nord de l'Imerina, des gisements de céramiques sur les versants nord et ouest de la colline qui se trouve immédiatement à l'est de Kaloy. L'érosion dégage des tessons encore à moitié ensevelis et en a déjà entraîné une bonne partie en contrebas.

influences qui allaient lui donner un cachet particulier et qu'il conviendra à l'avenir de bien cerner et délimiter par une recherche comparatiste tenant compte des autres pays riverains de l'océan Indien. Mais il nous apparaît dès à présent que dans cette histoire de l'océan Indien qui reste à faire, Madagascar occupe une position critique : c'est, pour la démarche réflexive, un point de départ obligatoire et une référence constante, qui ne résultent pas de raisons contingentes. C'est l'existence de la culture malgache — et d'une culture malgache à fonds austronésien — qui pose le problème le plus ancien : celui des migrations venues d'Asie du Sud-Est ou de l'Insulinde au début de notre ère, celui de leur nature et de leurs modalités. C'est cette existence qui permet de poser le problème — je ne dis pas de le résoudre — des éventuelles installations « indonésiennes » en Afrique, évoquées par de nombreux auteurs, et celui de la présence « indonésienne » dans l'océan Indien au début de notre ère.

Pour Madagascar, il s'agit d'abandonner définitivement la théorie de Ferrand et de ses disciples qui se contraignent à de regrettables acrobaties funambulesques pour donner un semblant de début de preuve à ce qui ne peut être prouvé (26). Il ne s'agit pas toutefois de recevoir sans critique celle de Grandidier (27). Ce dernier avait eu une intuition majeure, quand il voulait expliquer l'homogénéité linguistique de la Grande Ile ; la mauvaise solution tenait à la nature des idéologies dominantes de l'époque. La critique de l'évolutionnarisme ne suffit d'ailleurs pas à y voir clair et tombe parfois dans l'excès inverse (28). Il y faut, en plus, mettre en œuvre un mode d'interprétation traditionnelle qui, décodant la culture de l'intérieur, permet de la comprendre et de la maîtriser.

Tout bien pesé, j'ai essayé de rendre aux grands ancêtres et à leur époque ce qui respectivement leur revenait. Est-il vraiment sacrilège le geste de ceux qui veulent faire plus que leurs pères ? N'est-ce pas plutôt un honneur à leur rendre ? Un honneur évidemment rendu selon la coutume et qui est à la fois seconde funéraille (*famadihana*) et trahison (*famadihana*).

(26) On en trouve un bel exemple avec les *Early kingdoms in Madagascar* de Raymond Kent (1970) dont tout le monde s'accorde pour constater que l'ouvrage n'apporte rien pour soutenir la thèse défendue, mais que les tenants de la « théorie bantoue » tiennent en grande estime. Dans de telles attitudes, la passion tient plus de place que le souci de la vérité.

(27) La théorie des Grandidier fut souvent critiquée. Aussi est-il affligeant de lire, dans un ouvrage récent (Mutibwa 1973, p. 3) qui, tout en ignorant totalement Ferrand, reprend la théorie africaine de Kent, que « *it is only recently that Grandidier's hypothesis regarding the origins of the Malagasy people has been questioned* ». Ignorance, mauvaise foi ou aveulement ?

(28) Ainsi Berg dans son *Ph. D.* (1975), qui attribue à Flacourt et aux missionnaires anglais du XIX^{ème} l'origine du mythe d'une population naine, fait preuve de son incompréhension autant du texte de Flacourt que du texte et du prétexte de la tradition orale malgache.

REFERENCES

- ANCEAUX J.C., 1977 — *Le système verbal malgache en perspective comparative* (Communication au Colloque International de Linguistique Malgache). Tananarive, Académie Malgache, 5 p. ronéotées.
- BARE-THOMAS Dominique, 1976 — *Le dialecte sakalava du Nord-Ouest de Madagascar. Phonologie, grammaire, lexique*. Paris, Université de Paris V, 2 vol., 338 plus 270 p.
- BATTISTINI René, 1976 — Les modifications du milieu naturel depuis 2000 ans et la disparition de la faune subfossile à Madagascar, (Dakar) *Bulletin de l'Association Sénégalaise des Etudes sur le Quaternaire Africain*, N° 47, juin, pp. 63-76.
- BATTISTINI René, VERIN Pierre et RASON René, 1963 — Le site archéologique de Talaky, cadre géologique et géographique, premiers travaux de fouilles, (Tananarive) *Annales de l'Université de Madagascar — série Lettres et Sciences Humaines*, 1, pp. 112-153.
- BATTISTINI René et VERIN Pierre, 1971 — Témoignages archéologiques sur la côte vezo de l'embouchure de l'Onilahy à la baie des Assassins, (Tananarive, Musée d'Art et d'Archéologie) *Taloha* 4, pp. 19-27.
- BERG Gerald Michael, 1975 — *Historical traditions and the foundations of monarchy in Imerina*. Berkeley, University of California, 388 p.
- BERNARD-THIERRY Solange, s.d. — *A propos des emprunts sanskrits en malgache*, 27 pages ronéotées.
- CHAMLA Marie Claude, 1958 — *Recherches anthropologiques sur l'origine des Malgaches*. Paris, Museum, 205 p.
- COEDES G., 1964 — *Les états hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, de Boccard.
- DAHL Otto Chr., 1954 — Le substrat bantou en malgache, *Norsk tidsskrift for sprogvidenskap*, 17, pp. 325-62.
1976a — *Proto-austronesian*. London, Curzon Press (Scandinavian institute of asian studies monograph séries, 15), 152 p.
1976b — Semantics in lexicostatistics and the problem of borrowing, *Norwegian Journal of Linguistics*, vol. 30, pp. 203-233.
1977 — *Ny teny malagasy ao amin' ny fianakavian-piteny ombany* (Communication au Colloque International de Linguistique Malgache). Tananarive, Académie Malgache, 11 p.
- DESCHAMPS Hubert, 1960 — *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 348 p.
- DEVISSE Jean, 1974 — *Rapport final de la Réunion d'experts sur « les contacts historiques entre l'Afrique de l'Est et Madagascar d'une part et l'Asie du Sud-Est d'autre part, par les voies de l'océan Indien »*. (Port-Louis, Maurice, 15-19 juillet). Paris, Unesco (SHC-74/Conf. 610/10), 20 p.
- DOMENICHINI Jean-Pierre, 1976 — Tantaran'ny sampim-panjakana teto Imerina — Histoire des palladiums d'Emyrne, (C.N.R.S./E.H.E.S.S., Paris) *Asie du Sud-Est et Monde Insulindien*, VII (4), pp. 206-212.

- DOMENICHINI-RAMIARAMANANA Bakoly, 1976 — *Le malgache, essai de description sommaire*. Paris, S.E.L.A.F., 130 p.
1979 — *Du ohabolana au hainteny. Etude poétique comparée*. Paris, Université de La Nouvelle Sorbonne, 985 plus CIII p.
- EMPHOUX Jean-Pierre, 1978 — *Note sur une culture ancienne du XII^{ème} siècle en pays antandroy*. Communication faite à l'Académie Malgache le 21 décembre. Antananarivo, 9 pages ronéotées.
- ESOAVELOMANDROSO Faranirina, 1977 — « *Politique des races* » et *enseignement colonial (jusqu'en 1940)*. Communication faite au Colloque International des Historiens et Juristes, Académie Malgache, 5-12 septembre, 16 pages ronéotées.
1978 — Des enseignants malgaches jugent l'enseignement colonial, (Antananarivo) *Ambario*, N° 4, pp. 385-393.
- FERRÁND Gabriel, 1891, 1893 et 1902 — *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*. Paris, 3 vol.
1903 — L'élément arabe et swahili en malgache ancien et moderne, *Journal Asiatique*, novembre-décembre, pp. 451-485.
1908 — L'origine africaine des Malgaches, *Journal Asiatique*, pp. 353-500.
1909 — *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*. Paris, Geuthner, XLVII plus 349 p.
- FERRELL Raleigh, 1972 — *Le Paiwan*. Paris, C.N.R.S. (R.C.P. 171 « Inventaire et description des langues du monde »), 24 pages dactylographiées (à paraitre).
- FLACOURT, 1913 — *Histoire de la Grande Ile de Madagascar (1642-1660)*. Paris, Union coloniale (Collection des Ouvrages Anciens Concernant Madagascar, VIII), LXXIII — 306 p.
- FREMGACCI Jean, 1977 — *Le colonisé, une création du colonisateur ?* Communication faite au Colloque International des Historiens et Juristes, Académie Malgache, 5-12 septembre, 16 pages ronéotées.
- FURÉT François, 1978 — *Penser la révolution française*. Paris, Gallimard (Bibliothèque des Histoires), 261 p.
- GRANDIDIER Alfred et Guillaume, 1908 — *Ethnographie de Madagascar*, tome I, *Les habitants de Madagascar*.
- GRANDIDIER Guillaume, 1928 — Une variété de Cheyromis madagascariensis actuel et un nouveau Cheyromis fossile, (Tanarive), *Bulletin de l'Académie Malgache*, t. 11, pp. 103-110.
- GRANET Marcel, 1919 — *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*. Paris, Leroux, 303 p.
- GUEUNIER Noël J., 1976 et 1979 — Communications personnelles.
- HAUDRICOURT André G., 1977 — *La place de l'austro-nésien dans les familles de langues de l'Asie*. (Communication au Colloque International de Linguistique Malgache), Tananarive, Académie Malgache, 3 p.
- HAUGEN Einar, 1956 — *Bilingualism in the Americas : a bibliography and research guide*, University of Alabama Press (American dialect Society, 26), 160 p.

- HEURTEBIZE Georges et VERIN Pierre, 1974 — Premières découvertes sur l'ancienne culture de l'intérieur de l'Androy (Madagascar) : Archéologie de la vallée du Lambomaty sur la haute Manambovo, (Paris) *Journal de la Société des Africanistes*, XLIV (2), pp. 113-121.
- HEBERT Jean-Claude, 1977 — *La glottochronologie malgache* (Communication au Colloque International de Linguistique Malgache). Tananarive, Académie Malgache, 13 p. ronéo.
- JULIEN Gustave, 1908 — *Institutions politiques et sociales de Madagascar*. Paris, Guilmoto, t. I, XII plus 644 p.
- KENT Raymond K., 1970 — *Early kingdoms in Madagascar 1500-1700*. New-York, Holt, Rinehart and Winston, 336 p.
- LUNT H.G., 1962 — On the validity of the comparative lexicostatistics, *Proceedings of the 9th international congress of Linguistics*, Cambridge (Mass.), p. 247 et suiv.
- MAHE Noël et SOURDAT Michel, 1972 — Sur l'extinction des vertébrés sub-fossiles et l'aridification du climat dans le Sud-Ouest de Madagascar, *Bulletin de la Société Géologique de France*, 7, XIV, pp. 295-309.
- MARTIN P. S., 1966 — Africa and Pleistocene overkil, *Nature*, vol. 212, N° 5060, pp. 339-342.
- MILLE Adrien et VERIN Pierre, 1967 — Premières observations sur l'habitat ancien en Imerina suivies de la description archéologique des sites d'Angavo et d'Ambohidratrimo, (Tananarive) *Bulletin de l'Académie Malgache*, 45 (2), pp. 109-125.
- MUTIBWA Phares M., 1973 — *The Malagasy and the Europeans. Madagascar's foreign relations, 1861-1895*. London, Longman (Ibadan history series), XVI plus 411 p.
- OLIVER Roland, 1974 — The beginnings of bantou history, *Perspectives nouvelles sur le passé de l'Afrique noire et de Madagascar*. (Mélanges offerts à Hubert Deschamps), Paris, Sorbonne (Etudes 7), pp. 159-169.
- OTTINO Paul, 1974 — *Madagascar, les Comores et le Sud-Ouest de l'océan Indien*. Tananarive, Université de Madagascar (Centre d'anthropologie culturelle et sociale), 102 p.
- PENCHOEN Thomas, 1968 — La glottochronologie, *Le langage*, André Martinet, Paris, Gallimard (Encyclopédie de la Pléiade), pp. 865-884.
- PHAM HUY THONG, 1979 — Séminaire sur l'archéologie du Vietnam. Paris, E.H.E.S.S., janvier.
- POISSON Henri, 1952 — L'Académie Malgache in : Jean Devic, Tananarive. *Essai sur ses origines, son développement, son état actuel*, Tananarive, Imprimerie Officielle, pp. 237-242.
- RAKOTOSAMIMANANA Berthe, 1976 — *Diversité anthropologique des isolats des Hautes Terres (Imerina-Madagascar)*. Université de Paris, 3 vol., 304 plus 196 p., cartes, figures et planches.
1977 — Communication à l'Académie Malgache le 12 mai.
- SHUTLER Richard and MARCK Jeffrey C., 1975 — On the dispersal of the austronesian horticulturalists, *Archaeology and physical anthropology in Oceania*, X, N° 2, July, pp. 81-113.

- TATTERSALL Ian, 1973 — Sur la datation absolue du gisement subfossilifère d'Ampasambazimba, et sa signification, (Tananarive) *Bulletin de l'Académie Malgache*, 51 (2), pp. 41-43.
- VAN GENNEP Arnold, 1904 — *Tabou et totémisme à Madagascar. Etude descriptive et théorique*. Paris, E. Leroux, 363 p.
- VERIN Pierre, 1975 — *Les échelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*. Lille, Université de Lille III, 1 028 p., pl., ill.
- VERIN Pierre, KOTTAK Conrad and GORLIN Peter, 1970 — The glottochronology of malagasy speech communities, *Oceanic linguistics*, VIII (1), pp. 26-83.
- VERNIER Elie et MILLOT Jacques, 1971 — *Archéologie malgache. Comptoirs musulmans*. Paris, Musée de l'Homme, 177 p.
- VIANES Suzanne et MOLET Louis, 1956, Une langue secrète chez les Temoro, (Tananarive) *Bulletin de l'Académie Malgache*, 34, pp. 75-76.
- WEINREICH Uriel, 1953 — *Languages in contact, findings and problems*. New-York, Linguistic Circle of New-York (1).